Marie Franco, *Le sang et la vertu. Fait divers et franquisme. Dix années de la revue El Caso (1952-1962)*

Madrid, Casa de Velázquez, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 29, 2004, 589 p.

Nicolas Blayo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1556>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.1556

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 347-349

ISBN : 978-2-86480-981-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Nicolas Blayo, « Marie Franco, *Le sang et la vertu. Fait divers et franquisme. Dix années de la revue El Caso (1952-1962)* », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 23 janvier 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1556> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1556>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Marie Franco, *Le sang et la vertu. Fait divers et franquisme. Dix années de la revue El Caso (1952-1962)*

Madrid, Casa de Velázquez, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 29, 2004, 589 p.

Nicolas Blayo

RÉFÉRENCE

Marie Franco, *Le sang et la vertu. Fait divers et franquisme. Dix années de la revue El Caso (1952-1962)*, Madrid, Casa de Velázquez, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 29, 2004, 589 p.

- 1 Aborder le franquisme par le biais des faits divers relatés dans un hebdomadaire espagnol à succès, tel est l'angle d'approche choisi par Marie Franco, maître de conférences à l'université Paris 8-Saint-Denis, qui limite malheureusement cette étude passionnante aux dix premières années de parution d'*El Caso* (*L'Affaire*, en espagnol), de 1952 à 1962. L'auteure souligne très justement que la presse populaire a rarement fait l'objet de l'attention des chercheurs qui ont travaillé sur le franquisme et son travail est en ce sens assez original. Dans cette belle édition agrémentée, en annexes, de reproductions de textes extraits de la revue et de quelques couvertures évocatrices – « Elle tue un homme pour venger sa fille » (p. 564) – Marie Franco adopte une perspective d'abord historique puis sociologique et enfin littéraire, en exploitant un demi-millier de numéros d'*El Caso* conservés aux archives d'Alcalá de Henares, près de Madrid.
- 2 Dans une première partie, l'auteure replace l'hebdomadaire dans le contexte historique d'une Espagne encore fortement marquée par la guerre civile (1936-1939) et l'idéologie parafasciste du régime national-catholique. La revue *El Caso* s'inscrivait dans une tendance de publications à publics ciblés (enfants, femmes, amateurs de sport), une

presse populaire qui avait souvent bien plus de lecteurs que la presse officielle mais où l'idéologie, bien présente, était plus diffuse. Marie Franco expose rapidement les contraintes matérielles et commerciales de l'époque puis analyse méthodiquement les stratégies adoptées face aux normes officielles et à la censure édictées par le régime franquiste pour qui, dès 1938 et inspiré par les modèles allemand et italien, « l'objectif était de faire de la presse l'instrument de la propagande du nouvel État et non pas l'expression de la société » (p. 31). Dans une publication de ce genre, la répression censure s'est surtout abattue sur le langage, mais la destruction volontaire des archives de l'archevêché qui assurait la censure ecclésiastique rend difficile une analyse complète de cette question. Seule l'étude des archives de l'administration permet à l'auteur de dresser une typologie de la censure dont elle estime qu'elle était parfois « dérisoire » : on y trouve notamment la sexualité (le mot « sadique » était systématiquement éliminé), la violence (un seul crime pouvait être publié par numéro), la religion (pour éviter la contamination du religieux par le surnaturel et les excès de dévotion), la représentation négative du pouvoir, même étranger (corruption, violence officielle, affrontements internes). Enfin, l'auteur revient sur la décennie 1952-1962, années charnières du franquisme dont *El Caso* « a reflété tous les changements » (p. 78). Le regard sur l'histoire récente porté par cet hebdomadaire intéresse tout particulièrement Marie Franco qui y décèle « un faux discours utile pour le virage politique de l'Espagne » (p. 99) voire une « [légitimation] du régime nazi » (p. 108) par le biais du traitement de la politique comme fait divers. Au cours de cette décennie marquée par la guerre froide, *El Caso* apprécie particulièrement « les histoires de fuite depuis l'autre côté du rideau de fer » (p. 111), trouvant ainsi de quoi alimenter son anticommunisme et un soutien exalté aux États-Unis. En somme, pour Marie Franco, l'essentiel est que ce traitement de l'histoire comme simple arrière-plan à des faits divers tend à « brouiller le discours historique » (p. 117) et *El Caso* présentait par conséquent une histoire qu'elle qualifie d'« anhistorique » (p. 118).

- 3 « La vision idéologique et fantasmagorique d'une société » que révèle le contenu d'*El Caso* constitue la deuxième partie de l'ouvrage. L'auteur souligne d'abord que la marginalité sociale, à travers la figure du pauvre ou du Gitan, est traitée de façon particulière dans l'hebdomadaire qui s'intéresse aussi à la femme et qui s'inscrit dans autre type de marginalité, abordant ainsi des thèmes évoqués nulle part ailleurs. Le pauvre peut à la rigueur être perçu comme digne, à condition de ne pas être mendiant – désigné comme fourbe – ni vagabond, figure totalement négative, « emblématique de la marge » (p. 126). En revanche, le Gitan – figure du « danger social » dont l'altérité nourrit, dans la revue, un discours xénophobe d'une violence extrême – est désigné comme délinquant ou criminel par essence. Marie Franco relève minutieusement tous les *topoi* négatifs associant les Gitans à la saleté, à la délinquance, à l'oisiveté, l'animalité, bref à la « malfaisance » (p. 145). Des caractères qui légitiment le discours du rejet et la répression dans le cadre de la loi qui les inclut au sein de la catégorie des « vagabonds habituels » (p. 156). Quant à la femme comme sujet de fait divers systématiquement utilisé, *El Caso* va paradoxalement briser les stéréotypes (archétype de la mère, figures virginales) pour brosser un tableau plus réaliste d'une autre victime paradigmatique sur qui pesait « l'aliénation et l'enfermement » (p. 263) à l'époque franquiste. Les faits divers relatés « révèlent une mentalité [...] qui accorde à la femme un statut d'objet à convoiter et à obtenir » (p. 190) et reflètent les manichéismes sur lesquels reposent les normes sociales. Peu à peu, la place sociale de la femme a connu une évolution concrétisée par la loi sur les droits de la femme de 1961. En réalité, nous

dit Marie Franco, on décèle, tant dans les récits que dans le discours implicite d'*El Caso*, « une profonde inquiétude à l'égard de l'inconnu et du nouveau, de l'altérité et de l'évolution historique » (p. 241). L'auteure analyse ensuite le « discours de l'affectivité » qui est la fusion des deux discours dominants dans *El Caso*, « qui semblent opposés et sont pourtant équivalents : celui de la violence verbale et celui de l'attendrissement sentimental » (*ibid.*). Elle souligne que « les affaires criminelles publiées par *El Caso* relèvent la plupart du temps du registre sentimental et affectif » (p. 251) et s'interroge sur la véritable fonction du fait divers qui pourrait être « cette recherche d'empathie émotionnelle » (*ibid.*), ouvrant la voie au discours populiste du pouvoir qui mise sur la dépolitisation des problèmes sociaux comme le logement, par exemple. Le meurtre d'une fillette, qui a « préféré mourir plutôt que d'être souillée », est instrumentalisé par l'Église pour diffuser la dévotion et « ramener à la religion une certaine population » (p. 287). Comme on pouvait s'y attendre, l'hebdomadaire de faits divers goûte particulièrement les « figures de l'étrange », les « monstres », dans ce qui ne participe finalement que d'un « voyeurisme complaisant » (p. 297). Mais cette récurrence dans *El Caso* du surnaturel, de la magie et des soucoupes volantes révèlent, pour Marie Franco, « l'importance du refus du rationnel et le goût pour les explications providentielles » qui mettent en évidence une « haine de la modernité et de la raison » (p. 308), haine par ailleurs intrinsèque au régime national-catholique.

- 4 Le fait divers vu comme pratique littéraire occupe la troisième et dernière partie de l'étude de Marie Franco. Dans l'écriture du fait divers, elle observe la récupération d'une certaine culture littéraire classique pour habiller un discours dramatisé. Des allusions à Don Quichotte, à la poésie lorquienne, *El Caso* pratique la citation ou la parodie de façon parfois gratuite pour masquer le peu d'intérêt de certaines informations. Enfin, l'auteure reconnaît la permanence de thèmes littéraires du « Siècle d'or » tels que la notion d'honneur omniprésente dans l'hebdomadaire, et le traitement du personnage comme type littéraire. La dimension fictionnelle permet d'établir un parallèle avec une logique qui voudrait qu'à la transgression succède la restauration de l'ordre. Ainsi Marie Franco relie-t-elle le récit de faits divers à la littérature de colportage (*pliegos de cordel*) en soulignant la similitude des thèmes traités qui pointent une « permanence du fait divers » (p. 416). En dépit de cela, *El Caso* est bien un produit du franquisme visant particulièrement les classes populaires, « désespérées, accablées par l'omniprésence du pessimisme, du fatalisme, de l'inaction et du paternalisme, ces classes apparaissent comme incapables d'opposer la moindre résistance au pouvoir » (p. 461).
- 5 Le plus frappant, conclut Marie Franco, est l'établissement d'un « lien trouble et essentiel qui rapproche un certain type d'idéologie et une pratique culturelle apparemment apolitique, lien qui repose sur la correspondance entre le discours politique et les racines émotionnelles et esthétiques d'une partie de la population. Ce lien se retrouve, croyons-nous, dans la plupart des divers types de régimes autoritaires, populistes, fascistes, etc. » (p. 466). L'exploitation du fait divers et de la misère humaine par le discours de l'affectivité permettait par conséquent une légitimation sentimentale du régime et une des conditions de sa permanence.

AUTEURS

NICOLAS BLAYO

Université Paul Verlaine-Metz, blayo@univ-metz.fr